Document generated on 07/12/2025 5:31 a.m.

Continuité

CONTINUITÉ

L’authentique a meilleur goût

François Dufaux

Number 123, Winter 2009–2010

Le bois, matière à vivre

URI: https://id.erudit.org/iderudit/62498ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dufaux, F. (2009). L’authentique a meilleur goût. *Continuité*, (123), 30–33.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'authentique a

Lorsqu'on s'engage dans la restauration de sa maison, on est parfois tenté de zyeuter du côté des matériaux synthétiques. Pourtant, pour préserver l'authenticité de sa résidence, il importe de conserver les matériaux d'origine, comme le bois, élément fondamental de notre patrimoine bâti.

Qu'il soit utilisé pour les galeries, les portes, les fenêtres ou comme parement extérieur, le bois rehausse l'apparence d'une maison d'une façon que les matériaux synthétiques ne pourront jamais approcher, comme le montre de façon éloquente la photo du centre.

Photos de gauche et de droite : Linda Turgeon

Photo du centre : Louise Mercier

par François Dufaux

Au Québec, l'emploi du bois dans la construction s'impose dès les premières années de l'aventure coloniale. L'abondance des forêts a facilité son usage. Les développements technologiques, depuis les premiers moulins à eau jusqu'aux actuelles usines de transformation, ont permis d'adapter la matière brute aux divers systèmes de construction. Au XIXe siècle, l'emploi de madriers sciés poursuit la logique de la structure en pièce sur pièce, faite de troncs superposés, qui a survécu jusqu'aux années 1960. Derrière un vaste échantillon de typologies (maisons unifamiliales, immeubles en formule « plex », bâtiments commerciaux) et de styles architecturaux se retrouvait un système commun où le madrier de bois offrait à la fois la structure portante des murs, l'isolant thermique et une résistance au feu en raison de la grosseur des pièces.

Cette boîte de bois composant la structure d'une grande part de notre patrimoine bâti recevait aussi la matière ligneuse comme parement : déclin de planches sur les murs extérieurs, planches et surtout bardeaux sur les toitures et les murs. Le bois était employé quasi exclusivement pour les portes

meilleur goût

et les fenêtres du XVIIe siècle jusqu'à la première moitié du XXe siècle. Il se retrouvait aussi à l'intérieur sous la forme de lambris sur les cloisons et les plafonds, ainsi que sur les planchers.

Le bois était donc omniprésent dans la construction au Québec, en particulier dans l'architecture vernaculaire. S'il n'existe pas de statistiques précises sur le nombre de bâtiments traditionnels construits en bois, on estime qu'environ 400 000 immeubles ont été construits avant 1945; la majorité comporte des éléments en bois (structure, parements intérieurs et extérieurs, portes et fenêtres). Ce matériau a une importance historique indéniable : il est nécessaire de l'employer dans l'entretien du patrimoine bâti afin de conserver l'authenticité matérielle des lieux.

Rien n'est parfait

Utiliser le bois dans la construction traditionnelle suppose cependant que l'on accepte l'équilibre délicat entre le coût de construction et celui de l'entretien. En raison du coût initial du matériau, mais aussi de son assemblage et de sa pose rapides qui réduisent le coût de la main-d'œuvre, la construction en bois demeure relativement plus économique que celle en maçonnerie, par exemple. En contrepartie, des travaux d'entretien réguliers (peinture ou teinture des surfaces) seront nécessaires pour conserver le matériau sain. Le propriétaire doit retenir que l'économie relative lors de la pose se traduira par des investissements périodiques dans l'entretien et la réfection. Les différents programmes de subvention résidentielle, soucieux du patrimoine ou non, tiennent peu compte de ce coût d'entretien. Ni les subventions directes ni les déductions fiscales ne considèrent l'entretien régulier, favorisant ainsi – souvent involontairement – le recours à des matériaux apparemment sans entretien, tels les produits manufacturés d'aluminium, de vinyle et d'autres matières imitant le bois. Ces matériaux doivent être remplacés après 10 à 20 ans, alors que le bois commande un entretien régulier tous les 2 à 5 ans, en échange d'une durée de vie plus longue, allant de 30 à 60 ans.

En outre, les politiques gouvernementales favorisent la recherche industrielle afin de substituer de nouveaux produits aux matériaux traditionnels. Par conséquent, la production de matériaux historiques, dont le bois, en particulier dans ses expressions classiques comme le déclin de planches, le bardeau et la menuiserie, fait l'objet de peu de recherches et d'encouragement public.

Il existe toutefois des exceptions. Au cours des dernières décennies, l'administration municipale de Québec et le gouvernement provincial ont soutenu la restauration progressive de l'arrondissement du Vieux-Québec en prodiguant des conseils et en facilitant le financement. Ces politiques favorisent l'usage de matériaux traditionnels et soutiennent la formation d'une main-d'œuvre compétente, qui sait reproduire et remplacer les pièces de bois extérieures : portes et fenêtres, corniches, parements. Aujourd'hui, la compétence de ces artisans rayonne à l'échelle régionale. On le voit, un encadrement structurel et financier peut conduire les propriétaires à faire des choix patrimoniaux.

Il importe de mettre les « nœuds » – les joints qui marquent le passage d'une composante à l'autre – en valeur en les peignant de couleurs différentes de celle du parement.

Photo : Jocelyn Boutin

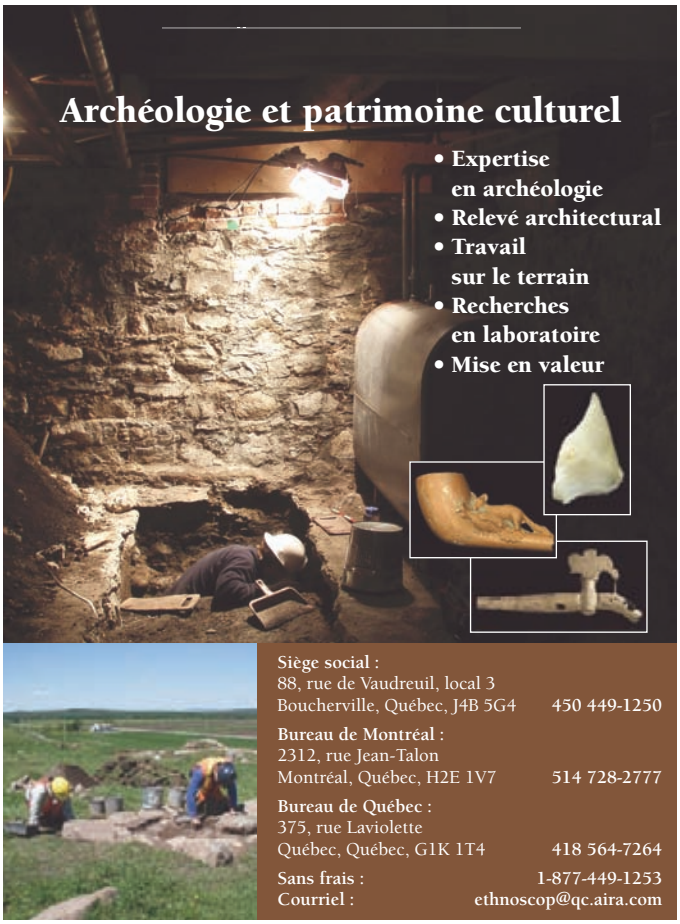
Le bois, mode d'emploi

La construction en bois demande de l'entretien, et celui-ci doit être adapté aux caractéristiques d'un matériau organique. Le choix d'une peinture ou d'une teinture, la pose d'un scellant ou d'un pare-vapeur, la cohabitation avec le métal demandent toujours de tenir compte de l'effet de l'eau et du soleil. Notre climat nordique exige des parements coupe-vent qui respirent de manière à pouvoir sécher et résister.

Le choix du bois est délicat. Les essences anciennes comme le pin blanc ont disparu, le bois traité ou séché trop vite ne vieillit pas comme celui d'autrefois laissé à l'air libre, les dimensions des pièces standards diffèrent souvent des composantes historiques... Le propriétaire doit faire preuve d'astuce et de patience. Il faut trouver le bois et le laisser sécher, trouver le moulin qui saura couper les pièces aux dimensions historiques, dénicher l'artisan qui saura préparer les moulures et monter les assemblages (voir « De l'importance des artisans », p. 34).

Les surfaces seront scellées à l'aide d'une peinture ou d'une teinture. Le plomb des anciens mélanges est désormais interdit et le choix devra tenir compte de la pluie et du soleil, ce dernier variant selon l'orientation du bâtiment. Le choix de la couleur est aussi important. Détail apparemment superficiel, la couleur donne à la maison une signature distinctive. On jouera sur les contrastes en peignant les parements et les détails de couleurs différentes. Une recherche historique pourra préciser les teintes préférables, ce qui n'exclut pas les tonalités plus contemporaines.

En ce sens, les couleurs appliquées sur le bois demeurent une manière d'affirmer l'individualité du bâtiment et de son propriétaire. Pierre Larochelle, professeur retraité de l'École d'architecture de l'Université Laval, avait noté que, dans des villages de la Gaspésie, des propriétaires peignaient les fondations de leur maison ou des éléments



de bois comme les clôtures, faute de pouvoir le faire sur le déclin synthétique posé sur les façades.

La question de la couleur souligne indirectement l'importance des nœuds qui structurent la construction des murs extérieurs. On appelle « nœuds » les joints qui marquent le passage d'une composante à l'autre : le cadre entre la fenêtre et le mur, la corniche qui relie le mur au larmier du toit, les planches qui forment les angles au coin des murs. Pour mettre en valeur ces transitions, on peindra les nœuds (qui incluent aussi les portes) d'une couleur différente de celle des murs. Ces éléments ont un rôle constructif et une vocation décorative; les supprimer lors des rénovations efface à la fois le sens et la logique de construction du bâtiment. Ces « nœuds » sont fragiles aux caprices du temps et exigent un entretien récurrent, mais ils sont aussi ce qui permet de mettre en valeur le patrimoine bâti.

François Dufaux est architecte et chargé d'enseignement à l'École d'architecture de l'Université Laval.

L'ancien Hôtel Bruneau de Saint-Félix-de-Valois a perdu beaucoup de cachet entre les années 1940 et 2006, notamment en raison du remplacement de son parement et de la disparition de ses galeries et de ses fenêtres de bois.

Source : François Dufaux

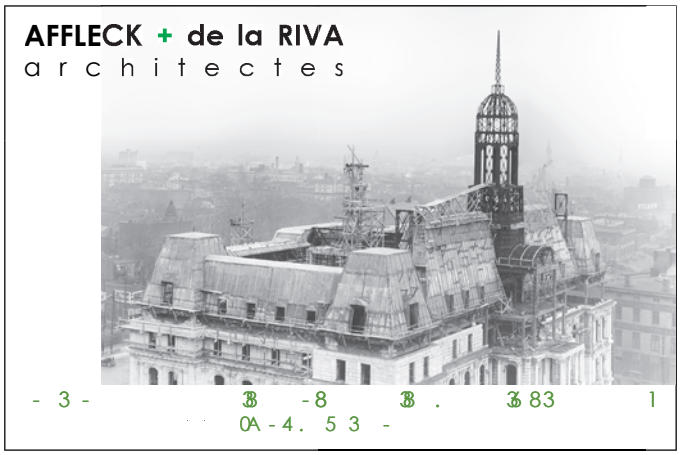



Photo du bas : carte postale, coll. BAnQ